

Les écrits d'Etty Hillesum, Journaux et lettres 1941-1943

Avec quelle frénésie poétique, quelle urgence mystique, quelle ferveur compassionnelle Etty Hillesum aura écrit pendant ces deux années de guerre, malgré cette « *pelote agglutinée* » au fond d'elle, cette « *impression d'être un crachin* », cette douleur d'avoir « *dans l'âme pas mal de cicatrices de paroles retenues* »... Entre 1941, où cette Juive hollandaise de 27 ans prend la plume pour la première fois, dans un élan amoureux pour un « *psychochirologue* » de trente ans plus âgé qu'elle, et 1943, où elle jette une dernière carte postale du train qui la mène vers les chambres à gaz d'Auschwitz, elle n'a de cesse d'écrire « *des mots insérés organiquement dans un grand silence* ».

Quelques fragments de ses textes, aussi engagés qu'exaltés, parurent aux éditions du Seuil en 1985 (*Une vie bouleversée*) et 1988 (*Lettres de Westerbork*), et voici qu'avec la publication de l'intégralité de son journal et d'une centaine de ses lettres, la pensée d'Etty Hillesum se déploie dans toute sa fascinante complexité, tiraillée entre un état de veille intérieure permanent, et une inégalable acuité au monde.

Recluse dans une petite chambre à proximité du Rijksmuseum d'Amsterdam, mais pas cachée, car « *il faut apprendre à porter avec les autres le poids d'un destin de masse en éliminant toutes les futilités personnelles* », elle écrit à sa fenêtre, devant un bouquet d'arbres tour à tour menaçants ou protecteurs, qu'elle compare selon son humeur à des « *traits de crayon* », « *points d'exclamation* », « *coups de poignards* » ou « *carabines courbées* ». Son amour pour Julius Spier – étrange psychothérapeute qui soigne par les mains et donne de mélancoliques récitals de chant – l'obsède et la dégoûte, la comble et l'effraie, la façonne et la détruit. Cette ambivalence, qu'elle voit comme une « *calamité* », la pousse à explorer des zones d'elle-même qu'elle ne soupçonnait pas, et qu'elle ne tarde pas à vouloir offrir à l'humanité entière. La courte existence d'Etty Hillesum est dédiée aux autres, depuis qu'elle a rencontré Dieu, agenouillée sur le tapis de sa salle de bains, ou parmi les miettes de la salle à manger, quitte à prétexter qu'elle y cherche un bouton. D'abord fragile, caustique, érotique, son journal se transforme peu à peu en prière intense et vibrionnante, nourrie par la lecture assidue de Rilke, Dostoïevski, Rathenau, Jung ou saint Augustin. Ce joyeux oecuménisme fait de sa vie intérieure un acte de résistance continue, dont elle détaille la fulgurante progression dans des confessions d'une grande splendeur littéraire, à la fois ivres et sereines, lucides et aériennes.

Membre du Conseil juif, cet organisme qui permettait aux Allemands de faire appliquer les mesures nazies par les Juifs eux-mêmes, Etty Hillesum est envoyée travailler au camp de transit de Westerbork, en juillet 1942. Malgré les atrocités qu'elle y découvre, elle reste remplie d'amour : « *Comme c'est étrange ! C'est la guerre. Il y a les camps de concentration. Je connais l'air traqué des gens, la souffrance humaine qui ne cesse de s'accumuler, je connais les persécutions, l'oppression, l'arbitraire, la haine impuissante et tout ce sadisme. Et pourtant, me voilà tout à coup reposant contre la poitrine nue de la vie, et ses bras qui m'enlacent sont si doux et si protecteurs, et le battement de son coeur, je ne saurais même pas le décrire : si lent, si doux, presque étouffé, mais si fidèle, assez fort pour ne*

jamais cesser. » Par la grâce inextinguible de ces écrits qui nous sont donnés à lire aujourd'hui, la pulsation intime d'Etty Hillesum fait entendre son tintement cristallin pour l'éternité, aux côtés de ceux d'Anne Frank ou d'Hélène Berr, dans le chœur glaçant des sacrifiées de l'histoire.